

---

Le mort s'appelait Pernieg. Jan Igor Seïd Pernieg. Il était né soixante-six années plus tôt. Entre la maison de sa naissance et le lieu de sa mort, il y avait à peine quarante pas.

Quand commence cette histoire, son cadavre perdait toute chaleur et se raidissait peu à peu. Ses lèvres étaient devenues jaunes, ses yeux s'étaient troublés et la peau de ses mains avait pris l'aspect d'un cartonnage grossier.

Lui-même alors devait enfin savoir s'il avait eu raison de consacrer son existence à Dieu, ou s'il avait gâché ses jours pour des fariboles. Mais peut-être n'avait-il plus conscience de rien, pas même du fait que justement il n'était plus rien, plus rien qu'un corps maigre roulé dans une soutane rapée, étendu dans la neige, au milieu d'une ruelle d'une petite ville dont la plupart des hommes ignorait l'existence.

Tout en détaillant le cadavre, le Policier songeait à la mort et à l'hypothétique éternité qui la suit, lui pour qui la foi était chose étrangère, même s'il se serait gardé de dire son opinion à voix haute. Nourio avait toujours vu la vie comme un jeu stupide aux règles floues, qui changeaient sans cesse, et dont l'issue de la partie n'apportait sans doute aucun gain, mais pas de perte non plus d'ailleurs. Un divertissement à somme nulle, dont on peinerait à trouver une signification.

Le crâne de la victime portait une plaie importante sur sa partie occipitale, sous le cheveu qui était en cet endroit rare mais gras. La pierre qui avait brisé l'os gisait à côté du corps, de la grosseur d'un poing, coupante à l'une de ses extrémités, préhistorique pour tout dire, et couverte d'un sang brun, cailloteux, ainsi que de débris d'une matière plus claire qui pouvait être des morceaux de cervelle car l'os sous le choc s'était rompu.

Deux enfants avaient découvert le corps du Curé dans la ruelle derrière l'église, non loin de la porte de service qui permet d'entrer dans la sacristie et aussi d'accéder, en empruntant un couloir intérieur, au presbytère.

Comme la nuit tombait, ils n'avaient vu le cadavre qu'au dernier moment, trébuchant presque sur lui. C'étaient une fillette et son frère, Lémia et Douri Pakmur. Ils étaient allés chercher un peu de lait de la dernière traite à la ferme Bazki tandis que leur père, un ivrogne notoire, cuvait son vin à l'Auberge ou dans un caniveau.



Le lait s'était renversé sur le sol, près du corps. La fine couche de neige l'avait bu aussitôt, blanc sur blanc. Et toute cette blancheur qui tombait du ciel - la neige suintant des ténèbres s'apprêtait à saupoudrer la scène lorsque le Policier et l'Adjoint, alertés par le petit garçon venu frapper à la porte du Poste, étaient arrivés sur les lieux - estompait l'aspect macabre du tableau, le rendant presque irréel, d'autant que le silence était total car tous, le Policier, l'Adjoint, les deux enfants et le ruisseau pris de gel, gardaient le silence.

Nourio avait ordonné aux enfants de rester, afin de recueillir leur témoignage par peur que leur mémoire ou les paroles des adultes ne le déforment. Ils étaient un peu à l'écart, au bord de la nuit très sombre et pourtant scintillante de ce début d'hiver. On les aurait cru en équilibre sur une frontière merveilleuse. De leur bouche sortait une buée nuageuse. Le petit garçon, qui pouvait avoir sept ans, grelottait sous sa cape noire qui lui arrivait aux pieds. Il se serrait contre le corps de sa sœur, vêtue d'un manteau court en poil de chèvre, un peu trop large pour elle, et celle-ci, maternelle, entourait de son bras son épaule. Tous deux auraient pu s'être échappés d'un conte inquiétant où des animaux endossent le rôle des humains et parient sur leur vie au jeu d'osselets, tandis que les enfants les contemplant en traversant au plus vite de hautes forêts obscures.

Philippe Claudel (2023), *Crépuscule*, Paris, p. 16-19.